Correspondance internationale: allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ado, italien, portugais, roumain.

Abonnements: Six mois. 3 f. » — Extérieur. . 4 f. » (Une heure de travail d'un ouvrier qualifié). Un an. . 5 50 —

Tout numéro antérieur au mois courant: O fr. 30

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

pas volontiers les individualistes anarchistes, c'est bien celui de maître d'école. Et les lignes qui suivent le feront aisément comprendre.

Individualistes, nous considérons qu'à l'égard de tout enfant qui naît il est commis un acte de violence l'acte de violence suprême qui consiste à mettre un être au monde sans qu'il l'ait voulu; sans qu'il ait eu aucune part à son apparition sur la planète. Ces théories d'enfants qui s'échappent des boîtes à savoir quand sonne l'heure de la sortie des classes, ce sont des victimes, des êtres auxquels il a été imposé d'exister; destinés au cours de leur évolution à subir des contraintes qui ne sont que la suite de la contrainte originelle : famille, école, caserne, travail organisé, bagne, hospice, etc.

On peut ergoter et se demander si son excessive instinctivité n'enlève pas à l'acte procréateur son caractère autoritaire. Sans nous arrêter manifestations susceptibles d'être raisonnées, sans vouloir nous attarder à un débat de fond, nous courons au plus pressé, et pour compenser ce geste d'autorité primordial — pour l'annihiler, sinon pour l'amortir, lui et ses conséquences — nous revendiquons pour chaque humain la liberté de se comporter à sa guise, c'est-àdire, sous réserve d'accorder la même possibilité à son semblable, l'entière faculté, à toutes les phases de sa vie consciente, de déterminer comme il l'entend les modalités de son existence. Nous réclamons, nous exigeons cette faculté non pour une catégorie, une classe, mais pour tous les humains sans distinction: femmes comme hommes, enfants comme adultes; nous la revendiquons pour quiconque — quels que soient la couleur de sa peau, son habitat, son âge — se trouve en état de choisir, autrement dit de se prononcer avec un suffisant degré de connaissance.

Nous revendiquons la faculté de l'auto-détermination pour l'enfant dès qu'il se trouve en état de voir clair suffisamment tant en soi que hors soi, de distinguer la souffrance de la jouissance, de se rendre un compte suffisant de ce qui se passe autour de lui. Sans doute, il appartient à la mère — à celle qui a mis l'enfant au monde sans le consulter — de veiller sur sa progéniture jusqu'à ce que celleci soit en situation de se passer physiquement d'elle, de se mouvoir sans difficultés, de s'exprimer sans hésitation, de faire connaître clairement son désir; sans doute, il échet à la procréatrice de s'entendre avec le père, si elle le juge bon, afin de hâter le moment où leur enfant se trouvera dans l'état voulu afin de se déterminer par soi-même. Mais tout cela convenu, nous revendiquons pour l'humain-enfant la faculté de se séparer d'une famille, de parents avec lesquels il ne se sent pas d'affinités. A plus forte raison revendiquons-nous pour lui, lorsque l'heure vient où il se sent disposé à apprendre, la faculté de choisir qui lui enseignera. Tout milieu antiautoritaire qui ne prévoit pas cette revendication, qui ne poursuit pas en son sein l'émancipation de l'enfant est vicié à son origine et perd sa raison d'être.

Or, agent salarié de l'Etat, d'une quelconque organisation religieuse ou association laïque, le maître d'école est inévitablement imposé à l'humainenfant. Et voilà ce qui sature d'anti-individualisme toute la carrière du maître d'école. D'autres ne m'ont pas attendu — et ils l'ont fait bien mieux que moi - pour dépeindre le martyre des petits êtres (qui n'avaient pas demandé à naître) parqués durant

S'il est un métier que n'exercent | les plus belles heures de la journée dans une salle de torture intellectuelle. Un bon sens élémentaire demanderait, au moment où la vie abonde et déborde en eux, qu'on laissat toute liberté à la sève qui monte en leur organisme, qu'ils aient tout loisir de muser, vagabonder, se dépenser au milieu de ce plein air qui les sollicite. Mais ce n'est là qu'un côté de la question, car parmi les enfants on rencontre un beaucoup plus grand nombre de tempéraments studieux qu'on se l'imagine en général. Voici où je veux en venir: que ce soit comme fonctionnaire du gouvernement, comme représentant de la « société » ou délégué des parents (aux yeux desquels l'école apparaît surtout comme un lieu où l'on est content d'entreposer une progéniture embarrassante — après qu'on l'a appelée à l'existence sans son avis), que ce soit à un titre quelconque, le maître d'école est imposé à l'humain-enfant, à ses élèves, de la pour le moment à rétorquer que cet | façon dont le surveillant est imposé acte rentre dans la catégorie des la ses prisonniers, l'officier à ses soldats. Il n'a pas choisi ses élèves, ses élèves ne l'ont pas choisi, il leur est imposé. Même alors qu'il lui est loisible de changer de lieu d'enseignement, il est évident que dans la nouvelle école de quartier ou de village où il se fera inscrire, l'humainenfant se retrouvera sous la férule d'un maître tout autant délégué que celui qu'il récuse (?), à la nomination duquel il n'aura eu aucune part pas plus que n'ont voix à la nomination de celui qui les garde ou les commande et le prisonnier (qui peut obtenir parfois de changer de Maison centrale) et le soldat (qui peut quelquefois obtenir de changer de garni-

> J'ai rencontré des maîtres d'école qui se plaignaient d'être aussi victimes que leurs élèves de l'astreinte de la présence en classe. Des gardiens de prison se sont aussi parfois plaints à moi d'être aussi engeôlés que les malheureux qu'ils conservaient sous les verrous. Le dernier des néophytes ès-individualisme répondra que si, soi, pour gagner sa vie, on peut à la rigueur se rendre esclave, cela ne rend admissible en aucune façon que pour atteindre semblable but, on réduise autrui en servitude.

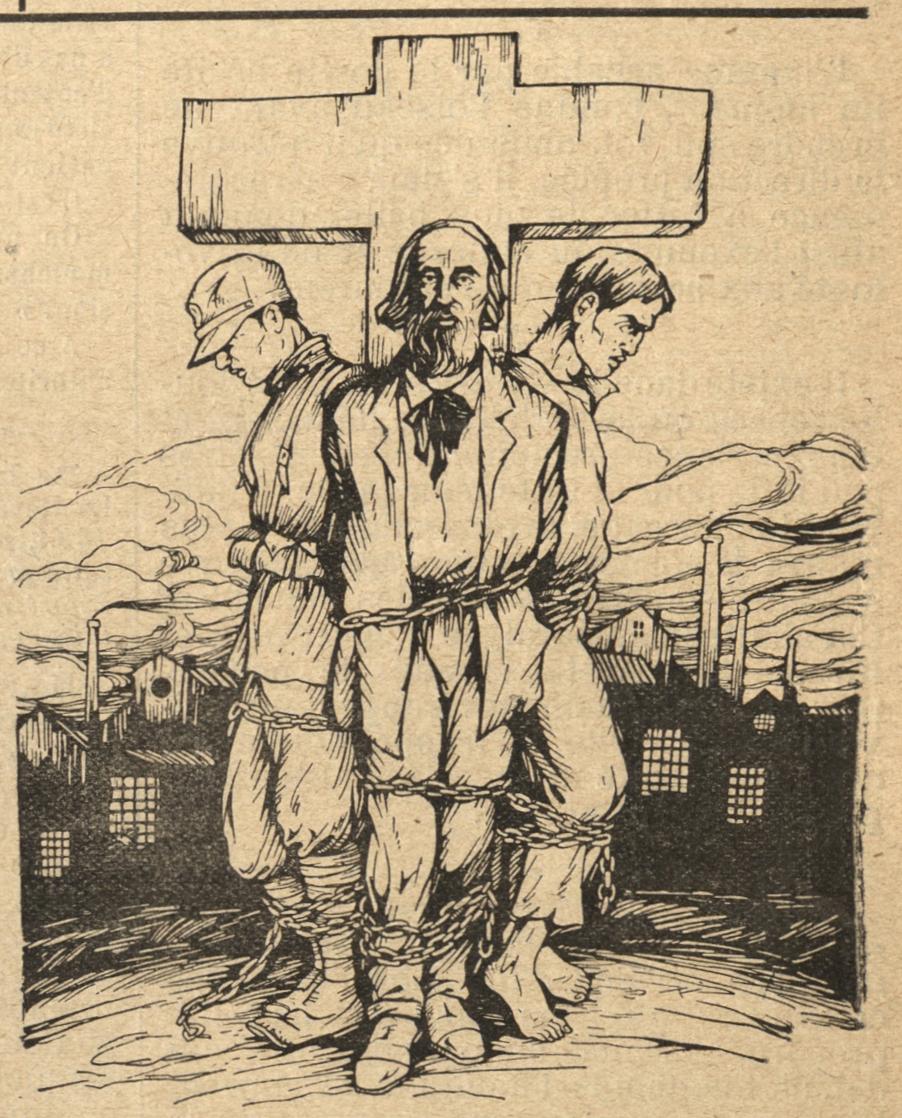
De même que nous sommes pour les esclaves en révolte contre les tyrans, notre sympathie est acquise aux élèves en rebellion contre leurs maîtres. Parcourez donc « un emploi du temps » et rendez-vous compte du bourrage de crâne auquel on soumet ce pauvre être venu au monde sans son consentement : les demi-heures de morale, d'histoire, de calcul, de grammaire, faisant la chasse aux quarts d'heure d'écriture, d'exercice de langage, d'élocution, d'initiation à l'orthographe, de travail manuel. Il y a même une inspection de propreté de cinq minutes deux fois par jour, à heure fixe bien entendu. On reconnaîtra qu'il faudrait une riche santé à un individualiste pour gagner son pain en poursuivant pareille profession. Et l'on comprend ces écoliers de je ne sais plus quelle contrée de l'Amérique du Nord, fonçant à coups de revolver sur des maîtres qui voulaient les forcer à suivre à la lettre certain programme d'enseigne- Ils font comprendre à l'enfant, ces ment. Entre nous, ils ne l'avaient pas

Le plus affreux, ce n'est pas que le maître d'école soit imposé, mais encore qu'il considère comme tout naturel de s'imposer. Je parcours avec intérêt les comptes rendus des Congrès d'instituteurs. J'y vois traiter toutes sortes de questions : de l'adhésion à l'Internationale Rouge aux relèvements de traitements. Je n'y vois jamais aborder le sujet des moyens à

employer pour que l'humain-enfant puisse s'appartenir à lui-même; or, une des avenues qui mène à ce but est incontestablement que l'enseigné choisisse celui qui l'enseigne. Appelée à la vie sans qu'il ait pu en exprimer le désir, la victime est livrée à ses bourreaux dont la préoccupation suprême, lorsqu'ils se réunissent et qu'ils daignent s'intéresser à son sort, est de se battre pour savoir à quelle sauce on la mangera. Que deviendra l'être livré en pâture aux ogres de l'enseignement primaire? Un pilier futur de la sacristie réactionnaire ou de la bistrocratie démocratique, un pilier à venir de la police de sûreté communiste ou de l'estaminet-bouillon végétalien? Consacrer un congrès à cette question de l'enfant s'appartenant en premier lieu à lui-même qui est la clé du devenir individuel ou collectif? Parlez-moi plutôt des questions corporatives, car

maître d'école. On comprend facilement que des étatistes, des partisans de la méthode d'autorité puissent exercer le métier de maître d'école et trouvent tout naturel d'exploiter la marmite-impôt jusqu'à son extrême capacité de rendement. Ils sont dans leur rôle en préparant des dominés pour l'avenir. On peut admettre encore qu'éclairés sur le tard, de vieux instituteurs « blanchis sous le harnois » achèvent les quelques années qui leur restent à accomplir pour arriver au bout de leur carrière, incapables qu'ils se sentent de se débrouiller ailleurs. Quand il y a tant de terres incultes, on comprend mal de la part de jeunes gens au-dessous de trente ans, qu'ils continuent en même temps à se déclarer anti-autoritaires et à inculquer en la mémoire d'êtres qui doivent les subir qu'il faut écrire dénommé et innomé, trappe et chausse-trape, marmotter et sangloter; prononcer l's doux dans réserver et dur dans reservir, etc. Ceux qui font de ca un métier n'ont-ils donc jamais saisi qu'en habituant dès leur jeune âge des hommes à écrire ou prononcer tant de mots de ce genre simplement parce que c'est l'usage (il faut des études autres que les études primaires pour discerner étymologiquement les raisons d'être de l'orthographe ou de la prononciation des mots) on les prépare admirablement à avaler toutes les couleuvres que leur présenteront les professeurs des « dogmes qui ne se discutent pas?

Ce n'est pas qu'ici et là on ne rencontre dans le personnel enseignant des individualistes — des nôtres. Ce ne sont pas des péroreurs et je ne crois pas qu'ils fassent grand bruit dans les Congrès d'instituteurs quand ils y assistent. Ils aiment l'humain-enfant, ils font de cet amour l'une des grandes affaires de leur vie et leur seule façon de le concrétiser, c'est de développer l'individu qu'en germe, en puissance, ils distinguent en lui. La pensée leur répugne de voir en l'enfant un prétexte à gagne-pain, un moyen d'assouvir un besoin quelquefois maniaque d'exercer leur autorité, voire un champ d'expérience. Pour eux, il s'agit de faire par plaisir et non par métier. individualistes, qu'ils auraient bien voulu être choisis par lui, que seul le manque de ressources ou les circonstances adverses les ont empêchés de fonder une maison d'enseignement, une maison d'enseignement où seraient venus ceux-là uniquement à qui il aurait plu. Ils traitent l'enfant en camarade et en ami. Ils ne distinguent pas seulement en l'enfant un résultat et des possibilités — un résultat d'hérédités diverses et des pos-



Dictatura regnante...

c'est faire un « métier » que d'être | sibilités de développement individuel. Ils aperçoivent en lui un être en devenir aussi accompli que l'arbuste par rapport à l'arbre. Ils initient l'enfant à se rendre compte qu'il est un individu en formation, en développement constant, c'est-à-dire appelé dès maintenant à se déterminer, à choisir, à se prononcer, à penser et à réfléchir par et pour lui-même. Leur tâche se résume aux conseils indispensables pour mettre cet être individuel en garde contre les obstacles de tous ordres qui se multiplieront pour l'empêcher d'être a soi »; à l'armer des connaissances necessaires pour s'affirmer et résister; à lui inspirer la haine conséquente contre tout ce qui empiète sur l'autodétermination personnelle, la sienne et celle de son semblable. Il va sans dire que ceux des nôtres qui ont adopté ce mode particulier de se procurer une jouissance vitale, sont toujours en rupture de programmes d'enseignement, en mauvais termes avec leur administration, relégués au fond de quelque trou de campagne. Mais ils persévèrent dans l'œuvre qui leur tient à cœur jusqu'à ce qu'ils soient mis dans l'impossibilité de la continuer. Et nous les estimons pour leur courage personnel à œuvrer dans une situation qui ne peut être, qui n'est jamais pour eux qu'un pis aller.

> Le maître d'école qui fait ça comme « un métier » nous est aussi antipathique que le premier galonné ou garde-chiourme venu. Même davantage, puisqu'il exerce sur des êtres moins aptes physiquement à réagir que l'adulte en livrée militaire ou

E. ARMAND.

Le seul paradis de l'homme est le bonheur. Un millier de cieux ne pourraient faire davantage pour lui que le rendre heureux. Et ce bonheur est atteint par la satisfaction de toutes les aspirations humaines — toutes les soifs, toutes les faims du corps et de l'esprit. Et les anges qui servent l'homme en ce paradis-là sont les anges de l'art, de la science, du goût, de l'amour terrestre.

Moncure D. CONWAY.

Pour faire réfléchir

- Les conseilleurs ne sont pas les payeurs ! - Hélas! mon bon Monsieur, je m'en suis bien aperçu! Je suis allé à la caserne, à l'usine, à la guerre; j'ai voté, versé l'impôt au percepteur et payé mon terme régulièrement. Je m'efforce de suivre les leçons de morale qu'on m'a données à l'école, je respecte les lois, faisant l'impossible pour rester honnête. Aussi, voyez dans quel état de misère je

- En Allemagne, les miséreux manquent de tout; quelle différence avec notre pays, où les riches ont tout en abondance!

GABRIEL.

A partir du prochain nº le prix de l'exemplaire est de 25 cent.

Réalités, Vérités

Les individus changent d'avis avec une facilité étonnante. Ils disent le lendemain exactement le contraire de ce qu'ils affirmaient la veille. Un magistrat ne craint pas de se contredire en appliquant la loi aux uns et non aux autres, pour des faits analogues; les opinions politiques des délinquants décidant seules de la détermination à prendre. Jamais la justice n'a été aussi servile : elle est, comme la société qu'elle défend, incohérente et pourrie.

L'homme accablé par le destin hésite un moment, comme l'oiseau avant de prendre son vol, mais dès qu'il a trouvé la direction propice, il s'élance et recommence à lutter de plus belle, donnant ainsi l'exemple du courage et de la volonté aux hommes qui l'entourent.

Il existe dans la vie des situations douloureuses où la malchance, le hasard et l'inexpérience précipitent certains êtres peu faits pour la lutte pour la vie. L'individu le plus sage, le plus calme et le plus maître de soi ne peut supporter l'épreuve sans des souffrances morales indicibles. Cet abattement paralyse son cerveau et lui ôte jusqu'à la faculté de penser. Quand de tels malheurs frappent un écrivain ou un artiste, ils frappent du même coup l'humanité dont ils sont les exemplaires les plus nobles.

En voyage, la comédie qui se joue à la « douane » au moment de franchir la frontière, au lieu d'indisposer les gens contre l'autorité, les amuse et leur fait prendre leur mal en patience. Ils ont depuis longtemps l'habitude de courber l'échine devant les représentants de la loi. Très peu d'individus protestent au milieu de l'indifférence générale. Vous êtes appréhendé, dévalisé, volé comme dans un bois par des « commis » narquois qui jouissent de votre désappointement, vous menacent d'amende ou de prison si vous ne « déclarez » pas vos bagages, et se partagent entre eux vos dépouilles.

Attendant un ami venant de Bruxelles, je demande à un employé, porteur de galons, sur quelle voie arrive le train « Voie 17 ou 18. » Un autre me répond : « Voie 14. » Un troisième : « Voie 15. » Un quatrième : « Voie 16. » Et ainsi de suite. C'est de la même façon qu'on est renseigné quand on s'adresse à une administration quelconque pour retirer des « papiers. » On vous envoie de bureau en bureau, on vous fait « marcher. » Qu'il s'agisse des « postes », des « finances », de « l'instruction publique », etc... les règlements sont si compliqués et les formalités à remplir sont si nombreuses que les employés eux-mêmes ne savent que répondre au « patient » que la loi oblige à passer par leurs mains!

Au nom du patriotisme, l'Etat exige des individus qu'ils se dépouillent à son profit. Ce chantage réussit, la masse étant veule et dépourvue d'esprit critique. L'Etat abuse de la crédulité des citoyens qui agissent entre eux avec la même désinvolture : au nom du patriotisme, les uns s'emplissent les poches au détriment des autres. Le patriotisme est un vocable passe-partout qu'on fait servir aux plus louches combinaisons.

Ce n'est pas seulement parmi nos adversaires que nous rencontrons les plus beaux types de mufles, c'est aussi parmi ceux qui se disent nos amis. Des camarades vous trahissent, vous salissent et vous combattent sournoisement. Ils vous font plus de mal que vos ennemis et vous rendent la vie insupportable.

Quand on combat pour une idée, il faut s'attendre à tout : vos adversaires vous poursuivent sans relâche: ils vous réduisent à la misère, et quand ils le peuvent, ils vous assassinent.

Gérard DE LACAZE-DUTHIERS.

Répandez nos Brochures, distribuez nos Tracts Remise importante aux groupes commandant une certaine quantité d'exemplaires.

S'abstenir de juger

L'œuvre de vie, c'est l'accroissement de l'amour, Aimer sans cesse, c'est progresser toujours. Il n'y a pas de loi plus haute en ce bas monde. L'amour anéantit ce que la haine fonde.

H. BATAILLE.

La vie est un dilemme dont chacun de nous cherche à sortir au mieux de ses intérêts et de sa dignité. Mais est-ce l'intérêt ou la dignité qui doit primer? L'une et l'autre sont si étroitement unis qu'en ce qui me concerne, que je choisisse l'une ou l'autre pour guide, je n'ai aucune crainte de me diminuer... L'alliance nécessaire intérêt-dignité implique l'abstention de juger (en vue de condamner), car le jugement porterait à faux...

La vie vaut la peine d'être vécue si nous valons la peine de vivre. Voilà ce dont il faut sans cesse nous souvenir. Et, selon notre subjectivité, les mots, les maux, l'argent et mille autres choses encore diminuent ou augmentent de valeur.

OVIDE DUCAUROY.

Divers aspects de l'Individualisme anarchiste

De la Liberté

Le texte de l'article que nous avons publié sous ce titre dans le dernier numéro de l'en dehors était incomplet. Henri Zisly nous fait savoir qu'il se terminait de la façon suivante :

Mais, diront tous les partisans de l'organisation sociale, depuis le royaliste et le républicain de quelconque nuance jusqu'au socialiste-collectiviste et au communiste dit libertaire, mais s'il n'y a pas d'organisation établie, de groupements fixes, d'entente préalable, le fonctionnement d'une société humaine (j'entends agglomération d'individus) devient impossible.

C'est de l'utopie ; c'est de la démence?

On nous traitera de fous, « voire même de mouchards, d'agents chargés de semer la division. »

A ce sujet, nous répondrons un jour à tous les autoritaires.

GABRIEL CABOT.

De la Liberté a paru dans le numéro 3/4 de La Revue libertaire, de Paris, 1er au 15 février 1894, pages, 43, 44 et 45. Nous ignorons si la suite promise par G. Cabot a jamais paru. Marc L. Lefort nous communique quelques réflexions que lui suggère cet article, et que voici :

Deux mots à propos de l'article paru sous ce titre dans le dernier numéro de l en dehors.

Gabriel Cabot nous expose qu'il ne

veut être l'esclave de rien ni de personne — ni des choses, ni des hommes. Des choses d'abord. Il me semble pourtant qu'il l'est assez, comme nous tous. Il l'est de la mort. Il l'est de la maladie. Il l'est des lois physiques, de la chaleur, de la pesanteur, etc... avec lesquelles il ne peut jouer évidemment

comme il lui plaît. Si la liberté, au sens courant du mot, est la faculté d'agir selon les lois de notre personnalité et que ma personnalité désire déplacer une pierre de cinq tonnes qui bouche l'entrée de ma caverne, il est bien certain que ma liberté doit capituler devant la pesanteur. Je suis l'esclave de la pierre.

Il est vrai que, par un singulier artifice de langage, Cabot convient d'appeler esclavage, non point notre dépendance à l'égard des choses, mais le mal qui résulte de toute tentative maladroite pour se soustraire à cette dépendance. Je veux bien. Mais n'est-ce pas terri-

blement arbitraire? En ce qui concerne les personnes, il considère comme un esclavage tout abandon de notre liberté, même volontaire et consenti librement.

Il me semble que la liberté consiste à être libre ou les mots n'ont plus de sens. Si je décide, sans y être en rien contraint, de faire telle chose demain et m'y crois tenu, je ne vois pas en quoi ma liberté est diminuée. Tant que je ne dépends que de moi, je ne suis pas à proprement parler dépendant.

Les arguments de Cabot pour étayer sa théorie me paraissent bien fragiles. 1º Voit-on, dit-il, les animaux s'enga-

ger à quelque chose les uns vis-à-vis des autres? Possible. Mais les animaux ne coopèrent pas. Quand une pierre trop grosse obstrue leur tanière, ils ne vont pas chercher les voisins. Ils restent dehors. Est-ce une supériorité?

2° Les engagements non tenus sont source de discorde. — Evidemment. Mais les engagements tenus? Si vous n'avez recours à personne pour déplacer la pierre qui vous interdit l'accès de votre abri, vous ne vous disputerez certes avec personne... Mais vaut il mieux coucher à la belle étoile? N'y a-t-il pas moyen, dans la plupart des cas, de coopérer et de ne pas se prendre aux cheveux?

3º Prendre des engagements, ce n'est pas être libertaire... Voilà, à mon sens, un argument détestable. Il consiste à rapporter le concept examiné à un module pré-établi de penser, à un motrepère, à un signe, à un drapeau. J'avoue, au risque de les scandaliser, que je me fiche pas mal d'être renié par les libertaires, parce qu'une idée a mon agrément et n'a pas le leur. Je réclame, pour mon esprit, la liberté de n'être pas libertaire. Si, en me servant de ma faculté d'agir pour en faire l'abandon, j'ai tort, il faut me le prouver, mais il ne suffit pas qu'on m'interdise de m'appeler Robert.

Voilà ce que j'avais à dire. Mais était il utile que ce fût dit? Je le crois.

Cabot a parfaitement le droit de penser ce qu'il pense et de l'écrire. Je ne dirai même pas qu'il a tort. Il représente un point de vue extrême de l'individualisme. Il est son que les esprits aient exploré cette région polaire de nos idées. Mais est-il bon qu'ils y restent?

J'ai voulu leur rappeler que, dans l'individualisme, il y a aussi des régions équatoriales et tempérées où les hommes ne sont pas nécessairement des loups pour l'homme, des régions où, du moins, un bon sens élémentaire réconcilie les appétits dans l'intérêt satisfait, où les êtres humains peuvent compter les uns sur les autres, s'entr'aider et, tout en se disputant peut-être un peu, se rendre des services du plus haut prix. Il y a des

(1) Pour éviter toute confusion, il va sans dire que les opinions ou thèses qui pourront être publiées sous cette rubrique sont absolument indépendantes du point de vue spécial où se place l'en dehors.

individualistes à qui des engagements normaux pris envers leurs semblables ne paraissent pas un fardeau si lourd qu'il faille le poser là incontinent.

Je crains que cette façon un peu spéciale de concevoir le fait liberté, qui fut celle de Cabot et qui l'est de bien d'autres, ne serve enfin de compte à construire l'idéal liberté. Je crains que cette idée ne tende à s'installer hors des esprits, à vivre d'une vie propre et qu'au nom de sa suprématie d'abstrait supérieur, elle n'arrive à obliger les pauvres hommes

en chair et en os que nous sommes. En ce qui me concerne, je me refuse de devenir l'esclave, pour parler comme Cabot, de l'idée de liberté.

Si je scrute un peu ma conscience, qui est, je pense, comme celle de tous les hommes, je m'aperçois vite que je cherche uniquement le bonheur, c'est-à-dire, comme vous l'entendrez, mon bien, mon avantage, ma jouissance maxima.

Or, je n'aime la liberté que parce qu'elle est une condition de ce bien. Cela, je le sens profondément et c'est pourquoi je l'aime si passionnément. Mais je n'oublie pas, je ne veux pas oublier qu'elle n'est que le moyen de mon bien - qu'elle n'est pas une fin en soi.

Quand j'ai à choisir entre mon bien et ce que Cabot appelle liberté je n'hésite pas. Je choisis mon bien et, en ce faisant, il ne me paraît pas que j'aie le moins du monde cessé de posséder ce que, moi, j'appelle liberté.

Marc L. LEFORT.

Le Poète et l'Humanité

Les poètes sont mal vus sous tous les régimes : exceptés ceux qui consentent à vendre leur pensée. Je ne puis oublier que Baudelaire disait : « Il sera toujours difficile d'exercer noblement et fructueusement à la fois l'état d'homme de lettres, sans s'exposer à la diffamation, à la calomnie des impuissants, à l'envie des riches, - cette envie qui est leur châtiment! — aux vengeances de la médiocrité bourgeoise. » Si seulement la Société permettait aux poètes d'avoir le morceau de pain assuré pour pouvoir se livrer tout entiers à leur art. Mais non! C'est le contraire. Et pourtant qu'est-ce qui exprime mieux la vie que la poésie, ce chant de l'âme qui aime, pleure, souffre, se révolte et meurt dans un Vigny, un Baudelaire, un Lamennais et un Verlaine?

La poésie n'est-elle pas créatrice de génie? Ce sont justement les poètes qui sont des semeurs d'idéal. Sans eux la Société se meurt! Et, par une ironie peut-être voulue des dieux, ce sont ceux-là qu'on calomnie et qui, comme notre pauvre et grand Léon Deubel, sont contraints de demander au suicide le secret de n'avoir plus besoin de pain, cependant que le vulgum peçus, à la recherche de toutes les jouissances matérielles, renacle sur toutes les idées qu'incarne le poète.

Malgré tous les plaisirs frelatés, l'Humanité n'est pas très gaie. L'Humanité a le cafard! La grande majorité de nos contemporains ont des airs macabres. Les uns ne rient pas parce qu'ils sont dans la purée; les autres ne rient pas non plus, à force d'être repus! L'Humanité est grimaçante. On est en plein Carnaval. A bas les masques!

C'est dégoûtant après tant de siècles de prétendue Civilisation que seuls, les épiciers en gros et demi-gros, les marchands de soupe, les morticoles, les hommes d'affaires et un tas de littérateurs de métier réussissent à faire fortune. Dans tous les milieux le muslisme prédomine. Tout se ramène à une question de « ventre ». Si ça continue, d'ici quelques années nos contemporains ramperont tellement qu'Ils n'auront plus besoin de se servir de leurs pattes!

Pierre des Ruynes.

(Extrait d'une conférence sur Léon Deubel).

En marge des compressions sociales (1

>0+0

L'Intégrale.

Le numéro 14 du Bulletin de l'Intégrale a paru il y a quelques jours. Il contient un long rapport de V. Coissac sur la marche de l'Intégrale depuis la dernière assemblée qui remonte au 25 septembre 1921. J'estime que ce bulletin constitue un document de premier ordre qui devrait se trouver dans les mains de tous ceux qui s'intéressent à la « colonisation ». A vrai dire, tout ce que raconte Coissac ne me surprend pas : je connais de longue date les obstacles auxquels il a dû se heurter; d'autres que lui, en France et ailleurs, les avaient déjà rencontrés. Je le trouve donc un peu trop prompt à « qualifier » ceux qui n'ont pu s'entendre avec lui et, de ce fait, ont quitté la colonie. Il assure, lui, qu'ils n'étaient pas faits par l'Intégrale; ils prétendent, eux, qu'ils n'est pas l'homme qu'il faut pour mener à bien pareille œuvre... Les idées de Coissac n'ont rien de libertaires; il est en désaccord sur beaucoup de points avec la conception de la vie que se font les anarchistes, individualistes comme communistes; quand ceux-ci frappent à l'Intégrale, ils se trompent de porte; ils n'ont qu'à s'en prendre à eux de leur déconvenue. Coissac est ou se croit un organisateur, un administrateur, un directeur - il reste chez lui de l'instituteur; son rapport prouve que s'il sait voir grand, il sait aussi voir petit. Pour que l'Intégrale prospère - comme toutes les œuvres qui sont d' « un » homme — il faut accepter l'orientation de son directeur ou ne pas s'en mêler. Le bilan de la colonie accuse un actif de 278,363 fr. contre 182,731 fr. de passif. Il y a sept personnes qui y travaillent. Ce bulletin se termine par un « Statut des Auxiliaires » qui est tout un document en soi. Je rappelle l'adresse : Groupe Morelly, à Puch (Lot-et-Garonne). E. A.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté en dehors de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

« Regardez, évoque un instituteur, ce bambin desix ans qui arrive à l'école pour la première fois. Il est très ouvert, parle au maître comme il le fait. chez lui à son père et à sa mère. Demain il sera déjà plus renfermé. Après une semaine de classe, sa loquacité du début sera complètement refroidie. Il murmurera à peine, lorsque l'instituteur s'adressera à lui, un « oui, m'sieu » ou un « non, m'sieu », s'il ne répond pas par un hochement de tête ». Il a senti tout de suite, en effet, dans l'attitude humble des autres, leur regard ébahi de son sans-gêne et dans le coup d'œil peu encourageant de son nouveau Mentor, que l'expansion bruyante et familière est ici déplacée. Et les conseils de ses petits camarades et l'invitation même du maître à plus de réserve et de distance ont tôt fait de confirmer cette impression. Il saura désormais que l'école aussi est un de ces enfers à la porte desquels il faut laisser toute espérance.

Son pauvre corps exuberant est la proie des règlements et des prohibitions. Il ne se meut qu'au commandement. Voici huit heures. Un coup de sifflet. Comme une nuée de moineaux fauchée dans son vol, les enfants s'interrompent dans leurs jeux. Sur deux rangs, la colonne franchit le seuil de l'école. Un silence brusque s'établit. Les coiffures s'abaissent. Salut déférent au caporal-pédagogue et au temple scolaire. Les élèves s'insinuent à leurs bancs et, au signal, s'asseyent. Dociles, en apparence du moins, à l'emploi du temps qu'appuie le vouloir du maître, ils se plient aux leçons qui, les mêmes jours, aux mêmes instants, accaparent leurs efforts. A l'ordre ils écrivent, à l'ordre ils récitent, à l'ordre ils déplacent livres et cahiers. Un mutisme absolu et, à certains moments, l'immobilité complète sont exigés. Ils ne doivent parler que s'ils sont interrogés. Ils sortent, s'ils en éprouvent le besoin, après avoir sollicité la permission. Mais plus d'une fois un veto intempestif et royal le prend de haut avec la nature... Ils ont soin de s'adresser au maître, debout et sous les auspices d'un certain nombre de circonlocutions dénommées civilités. « Monsieur, apostrophent-ils, voulez-vous?... » Car Lui seul a le privilège du tutoiement et peut user de leurs prénoms. Ils ne feront point de réflexion plaisante : il n'est que le maître pour se permettre un trait d'esprit... On les enverra se « récréer » sans s'inquiéter s'ils y tiennent, simplement parce que c'est l'heure. Quinze minutes, pas plus, et le même appel les saisira, et la même rentrée, selon le même rituel. Et ainsi toute la journée, ainsi la trame de toutes les journées. Leurs gestes sont catalogués. Des défenses multiples prévoient leurs moindres audaces: « Il est expressément défendu de descendre les escaliers en courant, de franchir plusieurs marches à la fois, de glisser sur les rampes, de se pencher sur la balustrade. Les élèves ne doivent pas ouvrir et fermer les portes sans permission, toucher sans autorisation au matériel d'enseignement, aux ustensiles et appareils divers installés dans l'école. Il est défendu... Sont interdits... »

Au diable votre arsenal de décrets et vos pancartes de chasses-gardées qui refoulent — parfois jusqu'à l'étouffement - l'initiative chez l'enfant. Comment voulez-vous qu'en vos ternes lueurs permises et vos roides articulations d'automates quelqu'un apparaisse et s'affirme?

Ils s'en sont emparés dès l'âge le plus tendre,

Sans que pour protester, sans que pour le défendre

STEPHEN MAC SAY. (La Laïque contre l'Enfant).

L'Ecolier.

Quelqu'un se soit levé. Dans son jeune cerveau Frais d'impressions encore, avide de nouveau, Ses bourreaux ont semé leurs idées rétrogrades. La semence a yermé. Des pensées molles, fades: Le respect de l'éclat, des riches, des puissants; L'obéissance aux lois ; rendre honneur aux méchants Qui se font redouter. Voilà ce qu'en sa geôle Que perfide et menteur l'Etat dénomme école Par cœur il dut apprendre; il s'en souvient fort bien = Le maître lui disait: « Est un bon citoyen « Qui devant le plus fort courbe, muet, l'échine; « Qui des choses qui sont se contente et s'incline « Quand de l'autorité surgit quelque oripeau: « Devise, parchemin, uniforme ou drapeau! « Est mauvais citoyen qui sans cesse raisonne « Sur la règle établie et la décrète bonne « Ou mauvaise selon qu'elle restreint ses gouts « Ou concorde avec eux. Car la règle est pour tous_ « Est un cahot l'Etat où chacun examine, « Discute ce qui plaît ou ne plaît pas. La ruine Est son lot. » C'est ainsi qu'on riva le boulet A son précoce esprit. Docile, il acceptait Comme la verité ce que disait le maître. Naïvement. Aussi maire ou garde champêtre, Gendarme ou sous-préfet paraissaient à ses yeux

Des êtres hors nature, émanations des cieux Descendus sur la terre. .. Il fut bon écolier, Au village, chacun le dit bon ouvrier, Bon soldat, bon chrétien; soumis, crédule et brave, Il a tout ce qu'il faut pour faire un bon esclave. E. ARMAND.

La Santé, 31 octobre 1907.

Croquignoles Cosas de Espana

C'est entendu, tout va bien en Espagne. La censure fonctionne comme jamais elle n'avait fonctionné et fonctionnent aussi les conseils de guerre. A preuve qu'ils viennent de condamner à mort deux révolutionnaires pour oblitération ministérielle, dont le responsable avéré se promène quelque part en Russie. Mais on sait que la justice militariste n'y regarde pas de si près. Comme compensation, d'ailleurs, on poursuit sans pitié la traite des blanches, avec un acharnement qui fait la joie des Hanotaux et autres vieux messieurs de la Société des Nations. Le Directoire n'y va pas de main morte : il lui faut une Espagne vertueuse. Enlevez-moi des éventaires des kiosques et librairies ces dessins dont le décolleté offusque leur soldatesque chasteté. Et qu'on ne vous y prenne pas à vous embrasser dans les cinémas. Mais il y a une institution sur laquelle, n'en doutez pas, les généraux du pronunciamento ne porteront pas les mains : ce sont les courses de taureaux. Les Espagnols continueront comme devant à applaudir à l'étripement des chevaux, aux cabrioles des toréadors, à l'égorgement des bêtes à cornes; ils continueront à humer en toute quiétude l'odeur du sang qui monte de l'arène jonchée d'entrailles. M. Primo de Rivera et ses complices seront les premiers à donner le signal des applaudissements. Bande d'hypocrites! CANDIDE.

En guise d'épilogue

Une certaine dame Hester Travers Smith, medium londonien, a obtenu des messages envoyés de l'au-delà par Oscar Wilde. D'un au-delà dont, comme tous ses collègues en désincarnation, il ne fournit naturellement aucune description. Il demande d'abord qu'on le plaigne. Pourquoi? « Il a écrit, il y a longtemps, que c'était le crépuscule dans sa cellule, le crépuscule dans son cœur, maintenant c'est le crépuscule dans son âme ». Mais il quitte vite ce ton. « Le simple souvenir de la beauté du monde lui est une peine exquise... Il n'y avait pas une strie rouge sang sur une tutipe, une circonvolution sur une coquille, une nuance sur la mer qui n'eût pour lui sa signification et son mystère, qui n'en appelât à son imagination ». Nouveau changement de ton... « Etre mort est l'expérience la plus insupportable de la vie, sauf bien entendu être marié ou dîner avec un maître d'école... J'ai toujours admiré " la Société pour les recherches psychiques" (il assistait un représentant de la fameuse association à la séance), ce sont les plus merveilleux sceptiques qui soient au monde; ils ne sont heureux que lorsqu'ils ont expliqué leurs spectres, tant qu'il n'en resterien de surnaturel; on peut tenir comme assuré qu'un fantôme pour de vrai leur donnerait une trousse exquise. L'idée m'est partois venue de fonder une Académie de sceptiques célestes... une sorte de Société pour les recherches psychiques parmi les vivants ». S'en prenant au médium : « Vous écrivez comme un épicier enrichi qui, délaissant le débit du cochon, s'est mis à faire des vers ». Le « message » - il y en a des colonnes - se termine par cette apostrophe: « Vous semblez croire que je me délecte de vos approbations et de vos sourires qui veulent dire qu'en dépit de mes... fautes, j'ai encore une certaine valeur pour vous. J'ai autant de valeur que chacun de vous et que vous tous. Je ne m'en trouve pas pire d'avoir aussi bien bu la lie que le vin du tonneau »... Il n'y a pas à dire, le médium qui est fille d'un professeur célèbre, connaît trop bien la manière d'Oscar Wilde pour que nous croyions à ses mes-QUI CE. sages,

Eloge de la Vérité

A Marc L. Lefort. J'étais convaincu jusqu'à aujourd'hui que la vérité était la plus sublime aspiration à laquelle puisse tendre un esprit libre. Voilà qu'il me faut déchanter. C'est mensonge qui, dorénavant, serait source de vie, de beauté, de morale. Qu'est-ce que Lefort peut bien avoir

contre la vérité? Planant tout d'abord sur le terrain métaphysique, il vient nous redire pour la nième fois que la vérité — ou identité de la représentation et de l'objet — ou adéquation de la pensée à l'être, pour dire comme lui — est inaccessible. Un

bon point! Nous oublions d'ailleurs tout cela dans les menus actes de notre vie. La neige est blanche. 2+2=4. Le soleil éclaire la terre. Voilà une partie de la vérité ou mieux des vérités partielles. Pourquoi diable irais je me fatiguer le cerveau à inventer une preuve que 2+2=5 ou que la terre éclaire le soleil, en admettant que cette preuve existe?

Quant à la vérité au point de vue moral, c'est j'en conviens plus délicat. La morale est une invention des hommes basée généralement sur des appétits, des

intérêts, des préjugés, et il est fort hasardeux de poser un précepte comme vérité morale. C'est pourquoi les anarchistes se disent volontiers amoraux. Mais de là à prétendre que le mensonge est nécessaire dans les rapports sociaux, à dire qu'il lubréfie les rouages, il y a une nuance. Qu'il soit impossible, dans la société actuelle, de vivre sans mentir, c'est entendu, le vieil Ibsen dans « Le Canard Sauvage », nous l'a déjà dit dans une phrase lapidaire. Mais est-ce bien là une raison pour faire l'éloge du mensonge et dénigrer la vérité sous prétexte que, intransigeante et systématique, elle est la vertu des vaniteux?

Que penserait Lefort d'un camarade fourbe et menteur?

Esclaves au sens nietszchéen du mot sans doute, et cela fortifie la morale des Maîtres, toujours au sens nietszchéen du mot. En ce sens la Vérité, arme des maîtres, triomphe sur le Mensonge, arme des esclaves. C. Q. F. D.

Lefort n'aime pas ces gens ascètes et froids qui font de la vérité une Idole. Moi non plus, mais je ne préfère pas la quiétude du chemin de velours — ô Gourmont. La canaille bourgeoise et conventionnaliste ne raisonne pas autrement d'ailleurs. L'hypocrisie comme force morale, voilà enfin une trouvaille originale pour un anarchiste!

L'homme n'aime point — heureusement — la vérité. Je souligne, cela est malheureusement vrai, et c'est bien ce qui fait la difficulté de la diffusion des idées anarchistes qui — en suis-je bien sûr? font table rase des mensonges et des

préjugés sociaux. s'en prend à la Nature, qui ignore tout à la fois le vrai et le faux, le bien et le mal. Elle agit suivant certaines lois que les amants de la vérité cherchent à décou-

Pourtant notre fougueux sophiste la trouve perfide parce qu'elle nous amène au bord de l'embûche sexuelle. L'attraction sexuelle a pour but la reproduction de l'espèce; la nature n'est point coupable si les hommes ont mis hypocrisie et préjugés dans ses « lois ».

Quant à l'Art s'il ne représente pas la reproduction exacte de la Nature, il n'a pas tendance non plus à en fausser le sens. Que l'artiste mette sa sensibilité dans l'œuvre qu'il accomplit, c'est la caractéristique de l'œuvre d'art, c'est ce qui la déforme (sic), mais c'est aussi ce qui la rend belle, parce qu'humaine. Oscar Wilde prétendait que c'était la Nature qui s'efforçait d'imiter l'Art. Il en a fourni des preuves en abondance, mais la proposition n'en reste pas moins un fine que j'ai pensé pareille vision. Et que tu es la paradoxe qui ne change en rien la Nature, l'Art et l'Artiste.

Vous avez vu, camarade Lefort, le mensonge partout, bien que le ton transcandental de votre article en fasse un beau non sens de dialectique. Moi aussi je vois le mensonge partout, mais là où nous différons, c'est que je le combats tandis que vous en faites l'éloge.

Et j'ajoute: sans cette manie d'originalité qui empoisonne tant de nos camarades qui, mieux doués, finissent par se croire des préposés à l'intelligence vous feriez comme moi.

Nietzsche, A. France et de Gourmont font des ravages dans nos milieux. Ce qui n'était chez eux que dissertation philosophique devient dogme chez les anarchistes contemporains. Quand abandonnerons nous ce découpage de cheveux le force à se déposséder de sa production contre en quatre, cette manie d'épater la galerie, de paraître un surhomme ou un blasé?

Car, en fait, que ressort-il de votre éloge, ô Lefort. A peu près cela: que toute vérité n'est pas bonne à dire. On Albert REEB. s'en doutait.

Poème érotique

>0+0

Ce sera cette année comme l'année passée comme d'autres années passées.

Nous parcourrons, Toi et moi, blottis l'un contre l'autre, les allées d'une forêt, les sentiers d'un bois. Je ne sais pas bien où seront situés ce bois, cette forêt. Mais Tes pieds menus y fouleront certainement un tapis, un tapis moelleux de feuilles mortes.

Peut-être je ne saurai pas Ton nom et sans doute Tu ne seras pas la même que l'an passé. Le mensonge est l'arme des esclaves. | Mais que m'importent Ton nom et d'où Tu viens et où Tu vas. Tu seras là, à mon côté, si étroitement serrée contre moi que je sentirai Ton cœur palpiter. Tu Te laisseras aller, c'est-à-dire Tu seras naturelle. Insouciante de Ta situation sociale, légale ou morale. Indifférente à tout ce qui n'est pas le moment présent.

Comme l'année passée — comme d'autres années passées. Nous ne dirons pas grand'chose probablement. Nous regarderons, nous sentirons, nous admirerons. Oh! ce feutre d'or et de pourpre où nos pas s'enfonceront! Ce tapis à la surface frémissant comme les vagues de la mer au souffle de la brise d'automne! Le temps s'écoulera et nous ne prononcerons pas un mot. Il y aura de l'absence et de l'extase dans Tes prunelles. Comme celles que j'ai déjà menées par ce chemin ou d'autres semblables. Tu m'enserreras la main avec un peu plus de force. Et ce seront là toutes les marques de tendresse que nous nous permettrons.

Et comme l'année passée - comme d'autres années passées. En proie aux mêmes anticipations. Un moment viendra où je romprai le silence Suivant un cycle assez logique, Lefort et où j'extérioriserai ma pensée. Sous cette forme ou une forme parente : « Sais-tu -Te dirai-je par exemple - quelles images suscitent en moi ces arbres que le vent est en train de dépouiller de leuc feuillage? » Et comme celles que j'ai déjà menées par ce chemin ou d'autres pareils. Tu répliqueras du ton de quelqu'un qu'on éveille d'un rêve : « Oh! je t'en prie, pas de pensée lugubre aujourd'hui! »

> Et je poursuivrai. Et Te répondrai que les arbres que le vent dépouille de leurs feuilles jaunies n'évoquent en moi aucune idée mélancolique. Qu'elles me font penser à tout à l'heure. A ce soir. A cette minute exquise, délicate, unique, fiévreuse. Où tes vêtements, tes derniers vêtements tombant. Je sentirai sous mes mains et sous mes lèvres. Sous mes baisers et sous mes caresses. Ton corps nu, tiède, ému, souple, frissonnant, élastique.

> Et comme celles que j'ai déjà menées par ce chemin ou d'autres analogues. Tu te serreras plus étroitement contre moi. Ta main étreindra la mienne avec plus de langueur. Et je sentirai Ton cœur battre vite, plus vite.

Et il me semblera, à moi, que c'est la première première dont le corps voilé exhale autant de promesses voluptueuses.

E. ARMAND. 15 Octobre 1923.

L'individualiste en réalisation.

L'Individualiste anarchiste ne dit pas qu'il est individualiste au point de vue économique, moral, intellectuel d'accomplir tel geste, de faire tel acte. Il dit qu'il n'est pas individualiste de se soumettre, de plier, de subir, de concéder ; d'exploiter ou de dominer autrui, etc. Reste à déterminer par chacun sa méthode de résistance, son attitude d'opposition. L'individualiste ne cherche pas à imposer une morale, il ne veut pas subir de morale imposée par autrui. L'individualiste ne cherche pas à imposer une éducation, il ne veut pas, lui, se soumettre à une éducation dogmatique, quelle qu'elle soit. L'individualiste ne veut forcer personne à disposer en sa faveur de son produit, il ne veut pas qu'on son gré. Et ainsi de suite.

(L'Initiation Individualiste.)

Glanes, Nouvelles, Commentaires Le peyolt.

Le « peyolt » est une petite plante grasse qui croît dans les montagnes du Mexique et que mâchonnent les indigènes. « Quelques instants après l'ingestion, ils sont pris d'un trouble singulier; ils n'ont aucune ébriété ni aucune agitation psychomotrice, ni aucune perturbation des idées, ni aucun trouble sensoriel, à telle enseigne que s'ils maintiennent les yeux ouverts, ils ne ressentent aucun phénomène visuel anormal! Mais s'ils ferment les yeux, ils assistent au déroulement incessant d'une série de tableaux n'ayant aucun caractère délirant, qui les plongent dans l'extase, du fait de la somptuosité de leurs coloris. De ces couleurs les unes sont absolument invues et les autres, d'un ton connu, mais d'une magnificence inconnue et indescriptible. A l'ouverture des yeux, le mirage disparaît, mais il recommence avec l'occlusion palpébrale, et cela pendant plusieurs heures. » Le docteur Stephen Chauvet a pu se rendre compte que le peyolt ne détermine aucun trouble viscéral, et qu'hormis la très curieuse hallucination visuelle, il n'amenait aucun délire dans les idées. L'intérêt de cette intoxication (?) tient à ce fait qu'elle semble impliquer l'existence d'un centre visuel cérébral en dehors des voies optiques et de la partie postérieure de l'encéphale, qui est classiquement considérée comme la zone de la localisation de la vision.

MON HISTOIRE

— As-tu lu les journaux à c't' heure? I' paraît qu' le Gouvernement A passé un fichu quart d'heure; Qu'les aragouins claquaient des dents. Tout d'bout l' gros Daudet, vert de rage, A plein gosier hurlait « Plateau ». Maunoury pour calmer l'orage A son tour dut gueuler « complot »...

- Mon vieux, ces choses-là m'indiffèrent; I' faut vraiment qu' t'aies du temps d' trop Pour qu' ces histoires parlementaires Te trott'nt encor' dans l' ciboulot. S' i' t' fallait entret'nir cinq gosses En gagnant par mois cinq cents francs, Tu laiss'rais choir cett' band' de rosses Et leur chiqué et leur battant.

Que Poincaré soit au service Des rois du fer et du charbon Ou qu' Daudet lui flanqu' la jaunisse En jaspinant sur sa gothon, Que veux-tu donc que tout ça me fout' Lorsque chaqu' soir après souper Mes goss's me r'demande' un peu d'croûte Et qu' j'ai plus rien à leur passer?

De ces bobards-là j'en ai marre. Je ne gagn' que cinq cents francs par mois; Mon proprio, un vieil avare, M'en prend cent pour loger sous l' toit. En fin d'anné' c'est plus d' mill' balles Qu' je casqu' rien qu' pour êtr' à l'abri. En politiqu' j'entrav' que dalle, Mais la vie chèr', ça, j'ai compris.

Hier soir, le chef de service A son bureau me fait app'ler; I'm' dit: « Madam' la Directrice « S'intéress' à vos p'tits salés, « Faut voir qu'i's aillent au patronage, « T'nez, v'là d' sa part pour les frusquer »... J'osai pas r'fuser, mais j'enrage: Des goss' qui sont pas baptisés!

On va m'en fair' des gymnasiarques Qui, au pas, au son du tambour, Défil'ront le jour d' la Saint' Jeann' d'Arc Le long des rues et des faubourgs. On m' les conduira à la messe Comm' des canards à la piscine, Et moi m' faudra serrer les fesses Pour pas êtr' renvoyé d' l'usine!

Y a un' morale à mon histoire : J'ai procréé cinq rejetons, J' suis l' pèr' de famille, j' suis la poire... Un' loqu' dans les mains des patrons. Quand on est seul', qu'on a qu'un ventre, On trouv' toujours son morceau d' pain Mais qu' dans la maison, l'enfant rentre Pour le coup qu' c'est « la loi d'airain ».

ROMÉAS.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (16)

Acca habitait une cabane, cave, grotte ou hutte, aux environs du lieu ou sur le lieu même où s'éleva plus tard Rome, c'est-à-dire sur les rives du Tibre.

Terrain marécageux, fréquenté par les bergers qui menaient boire leurs troupeaux aux ondes du célèbre fleuve. Dès que Larentia apercevait un berger, elle le hélait (sans doute par un hurlement, à la façon des « loups »). Ses « hurlements » lui valurent le sobriquet de « louve » (lupa) et attirèrent à sa cabane le surnom de « lupanar ». Un de ses amants fut le berger Faustulus.

Grâce à ses cadeaux et à ceux de ses autres clients, elle parvint à réunir assez d'argent pour acquérir un troupeau et un terrain, de quoi vivre lorsqu'arriverait la vieillesse.

Un jour, elle rencontra sur son chemin deux enfants nouveau nés; leur abandon émut son cœur sensible. Elle les recueillit, les amena chez elle, et choisissant dans son troupeau une chèvre ayant récemment mis bas (la tradition la

nomme Amalthée), elle les mit à téter. Ces deux malheureux crûrent aux côtés de la « louve », reçurent le nom de Romulus et Remus et, à la mort d'Acca, restèrent en possession des troupeaux et des terres de la

vieille marchande d'amour. Fatigués de paître les troupeaux et se considérant « riches » dans ces lieux dépeuplés (à cause des lagunes voisines, dites « pontines », de leurs effluves malsaines) ils eurent l'idée de se construire une maison... et ce fut le fondement de ce qui fut appelé plus tard Rome. Les deux frères étaient jaloux l'un de l'autre. Plus vif que son frère, Romulus jeta son frère Remus du haut du toit ou couverture de la masure où ils habitaient. Il resta ainsi unique l'héritier de

l'héritage de la « louve ». Des fugitifs en rupture de ban des villages voisins, des prostituées attirées par leur présence, tels furent les premiers êtres humains qui saluèrent en Romulus leur seigneur et maître. De nouvelles masures s'élevèrent à côté de son habitation, le jour vint où il n'y eut plus assez de femmes pour satisfaire aux besoins des hommes réfugiés autour du fondateur de Rome. Pour y remédier eut lieu l'enlèvement des

« Sabines ».

Le nom de « lupanar » donné aux résidences des prostituées a perpétué la mémoire d'Acca Larentia. Les Romains avaient déjà institué en son souvenir les fêtes appelées « lupercales », qui ne cessèrent qu'au cinquième siècle de l'ère vulgaire. Dans ces fêtes, les « luperques » nus, une peau de

bouc sur les épaules, parcouraient les rues tenant à la main un couteau ensanglanté et frappant de tous côtés la foule avec des lanières faites de cuir de chèvre.

Le couteau ensanglanté faisait allusion à l'enlèvement des Sabines. Comme nous l'avons vu, les outlaws qui entouraient Romulus ne trouvant plus assez de prostituées pour satisfaire leurs bésoins sexuels, résolurent de se procurer des femmes dans les villages latins environnants; ils y parvinrent après des combats sanglants et répartirent leur butin en raison du courage montré par les guerriers et de la beauté des femmes. Un peu plus tard les Sabins voulurent racheter leurs concitoyennes, mais il n'était plus temps; elles s'étaient attachées à leurs maris et elles sentaient s'agiter en leurs ventres les fruits du viol dont elles avaient été

victimes. Quant aux coups de fouet, les femmes s'y offraient ellesmêmes: les unes pensant éviter par là les douleurs de l'enfantement, les autres parce qu'elles croyaient en devenir fécondes, cette fustigation devant avoir sur elles l'effet d'un stimulant.

Convenons donc que sans la célèbre « louve », Rome n'eût pas existé et l'histoire ne se fût pas remplie des gestes de ces grands Romains, descendants de femmes publiques et de hors la loi, qui s'emparèrent de l'ancien monde et le corrompirent, préparant ainsi l'avènement du christianisme et du catholicisme.

Dans les premières années de l'existence

Flore

de Rome (on n'indique pas la date, car la chronologie de ces temps-là est rien moins que certaine, mais ce fut à l'époque des rois) une courtisane du nom de Flore acquit une grande célébrité du fait de ses richesses, dues aux largesses de ses nombreux clients. On a prétendu que Flore était alors la seule prostituée vivant à Rome. De même qu'une reine suffit à une ruche d'abeilles, la ruche romaine d'alors se trouvait suffisamment pourvue avec une luronne solide et résistante. On lui a attribué vingt-trois mille « passes » rémunérées, ce qui suppose une vieillesse très verte et un courage peu ordinaire dans l'exercice de sa profession. On veut aussi que Flore fût la première prostituée officiellement reconnue à Rome. (Origine de la « prostitution légale »).

Quoi qu'il en soit de toutes ces légendes, il est certain que Flore légua tous ses biens au peuple romain. Les rois acceptèrent le legs et, pour perpétuer le souvenir de la splendide donatrice, instituèrent les « floralies » et élevèrent Flore au rang des déesses. Ce fut une espèce de « Madeleine » païenne. Toutes les religions éprouvent le besoin de diviniser ou béatifier certaines individualités qui se sont distinguées par

leur foi ou leur repentir; cela pousse les autres à les imiter. Une parenthèse ici pour faire remarquer que les Romains, au contraire des autres peuples, ne croyaient pas en la « divinité » de leurs dieux. Ils possédaient trop de sens pratique ou de bon sens pour admettre le surnaturel. Les Romains étaient éminemment « rationalistes »: ils se donnaient des dieux par luxe, par mode, par routine, par besoin de couvrir leur ignorance (en ces temps-là l'étude des sciences était peu avancée).

Aussi avaient-ils coutume de dire: - « Quels démons » de dieux sont les nôtres qui, malgré leur toute-puissance, sont impuissants à préserver leurs temples de la foudre et des autres attaques auxquelles ils sont exposés!

Il est très compréhensible que Flore et ses co-professionnelles moins célèbres aient pu faire des affaires d'or. L'enlèvement des Sabines nous a déjà fait voir le manque de femmes primitif. Rome ne possédait pas non plus le culte de Vénus, comme les peuples voisins qui abondaient en population féminine. Ce ne fut qu'aux premiers temps de la République qu'on éleva un temple à Vénus; en curant un cloaque l'on découvrit une statuette de femme nue où l'on voulut reconnaître la déesse qui symbolise l'éternel féminin. Ils l'adorèrent sous le nom de Vénus cloacina - la Vénus du cloaque.

Les fêtes instituées en l'honneur de Flore — ou « floralies » — avaient lieu au printemps et duraient six jours entiers. Pendant ces six jours, le peuple ne faisait que se réjouir publiquement et ses réjouissances étaient en harmonie avec son origine: on couronnait de fleurs les autels et les statues des dieux, les portes et les fenêtres des habitations, les amphores et les coupes qui servaient aux festins, etc. On jonchait d'herbe fraîche et odorante les rues, les places, les temples. Les magistrats de la ville jetaient des légumes frais et des légumes cuits sur la multitude qui débondait les barriques de vin; on mettait en liberté lapins et colombes, que

sein ou sous leurs jupes. Mais la plus grande solennité des « floralies » c'étaient les

les Romaines recueillaient lorsqu'ils se réfugiaient en leur

jeux du cirque. Le peuple envahissait les gradins, hommes et femmes, enfants et vieillards confondus. Les courtisanes arrivaient, précédées de trompettes et enveloppées de tissus transparents qui leur donnaient l'apparence de déesses. Une fois dans l'arène, elles se dépouillaient avec grâce de leurs voiles et apparaissaient dans une complète nudité. Le peuple les acclamait.

(A suivre). Adapté de l'espagnol par E. ARMAND) Emilio GANTE.

Les buts de l'Etat

Quels buts poursuit l'Etat pour se substituer par la violence à toutes les formes de société et se les soumettre?

Si ses buts étaient purs, pourquoi appeler à leur réalisation l'aide de la violence? Et s'ils étaient, comme il le prétend, d' « utilité publique », pourquoi ne supporte-t-il pas auprès de lui d'institutions concurrentes? Pourquoi, par le jeu d'une libre émulation, ne démontre-t-il pas sa supériorité sur elles?

Il s'en garde bien. Il se situe en dehors de toute concurrence, il montre ainsi que ses véritables buts sont impurs et secrets.

Il convient donc de passer ses buts prétendus au crible d'un examen aussi sévère que dénué de préventions.

- Comme but essentiel, primordial, l'Etat se donne celui de maintenir l'ordre public: de protéger les citoyens, ses sujets, leur sécurité, leur prospérité - le bien général.

A condition de regarder, chacun peut voir, de ses propres yeux, qu'il n'existe pas de « bien général », pas de bonheur ni de bien-être pour Tous. Ce qui existe c'est la prospérité des uns aux dépens des autres - richesse et abondance pour les uns, pauvreté et misère pour les autres.

La prétention de l'Etat d'être le protecteur de tous, de procurer et de conserver le bien général est un mensonge les faits le démontrent irréfutablement il faut être un menteur ou un inconscient pour s'en faire l'écho.

Ce que l'Etat en réalité crée et maintient, ce n'est pas l'Egalité, mais l'Inégalité; c'est le Désordre, non point l'Ordre.

L'égalité est un état de choses où il existe des conditions égales pour tous les membres des sociétés humaines où chacun et tous possèdent les mêmes possibilités à la vie; les mêmes droits au travail, aux produits de leur travail, à l'évaluation de leur travail — à la disposition des produits de leur travail.

L'ordre est un état de choses où les membres des sociétés humaines peuvent se livrer en paix à leur travail et jouir en toute tranquillité du résultat de leur labeur.

Il n'existe pas d'égalité ni d'ordre dans les sociétés humaines actuelles. Il y a un ordre artificiel, une apparente égalité, derrière lesquels se cachent une insécurité absolue, un chaos, celui-ci condi-

tionné par celle-là. L'Etat crée l'inégalité artificielle et l'insécurité qui en résulte parce qu'il s'arroge la prérogative de concéder aux uns des droits sur les autres — droits exceptionnels qu'on appelle Privilèges

ou Monopoles. Ces Privilèges ou Monopoles sont les armes dont il investit certains pour la lutte pour l'existence. C'est grâce à elles qu'ils en sortent victorieux. L'Etat crée des forts et des faibles artificiels: il fait de ceux-là des maîtres, de ceux-ci des esclaves.

John-Henry Mackay.

Emancipanta Stelo (Union internationale des Idistes d'avant-garde). - Il suffit d'une vingtaine d'heures pour posséder la langue intern. Ido dont le mécanisme est tellement simple qu'il tient tout entier dans les 32 pages du « Petit Manuel Complet en 10 leçons ».

Pour suivre le Cours gratuit par correspondance et recevoir le Petit Manuel Complet, écrire à « Emancipanta Stelo », Libertaria Seciono, 15, rue de Meaux, Paris (19e), en joignant 0 fr. 75 en timbres.

Les faits et les gestes

Refuseurs de Service militaire et "conscientions objectors".

Le conseil de guerre du 6e corps d'armée roumain a récemment condamné le soldat Nicolas Rujan à une année de prison. Rujan est adventiste, il a refusé de porter les armes parce que ses convictions le lui défendent.

Le Mercure de France du 15 septembre contient un article très documenté de Manuel Devaldès sur le mouvement des « objecteurs de conscience » anglo-saxons, mouvement déclenché par la loi de janvier 1916 instituant le service obligatoire en Angleterre. Des tribunaux spéciaux avaient été établis aux termes de cette loi pour juger des cas d'exemption pour raison de conscience. On évalue à 16.000 le nombre total des objecteurs; quelques centaines furent totalement exemptés de tout service militaire, la grande majorité fut versée dans les services non combattants (le service auxiliaire) ou astreints à un service civil considéré comme d'importance nationale,

Un certain nombre d'Objecteurs refusèrent ce dernier compromis et réclamèrent l'exemption totale; ils furent condamnés à une peine renouvelée (le plus souvent de travaux forcés) dont l'amnistie de 1919 les délivra. Il y eut même en France où on avait envoyé certains d'entre eux, 34 condamnations à mort, commuées d'ailleurs en dix ans de travaux forcés.

On peut considérer qu'un tiers des Objecteurs l'étaient par raison mystico-religieuse, le reste était plutôt mû par des motifs d'ordre politique ou moral.

Au Canada et aux Etats-Unis, le mouvement des Objecteurs n'eut pas, faute de cohésion, le succès relatif qu'il remporta en Grande-Bretagne. Les objecteurs d'Outre-Atlantique ne purent, à aucun moment, susciter une opposition semblable à celle du puissant No Conscription Fellowship (Ligue de Non-Conscription) britannique dont l'organe hebdomadaire atteignit jusqu'à 100.000 exemplaires. Des chiffres assez incertains donnent pour les Etats-Unis 5.000 Objecteurs sur 9.586.598 personnes de moins de 31 ans soumises au service militaire. Il y eut 4.000 Réfractaires et l'on prononça des condamnations variant de trois mois à 20 ans de prison; quelques condamnés à mort furent commués.

En Nouvelle-Zélande on exempta du service combattant les Quakers, les Christadelphiens et les membres d'une ou deux petites sectes chrétiennes. On compta 2.000 réfractaires blancs et environ une centaine de maoris.

Le " bandit " De Lusi.

Un camarade anarchiste italien, De Lusi, vient d'être condamné à 25 années et 20 jours de bagne, sous l'accusation de « rapine à main armée. » Il s'agissait d'une somme de 133.000 lires enlevée à un payeur des chemins de fer de l'Etat. De Lusi avait appartenu jadis au personnel ouvrier ferroviaire, il s'était jeté tête baissée dans le mouvement révolutionnaire qui mena à l'occupation des usines; il encourut une condamnation à dix-huit mois de prison, réussit à s'évader, ne sur pas repris... le voilà dès lors au ban de la société,

forcé de vivre illégalement. « J'ai engagé une lutte à mort avec la société disait De Lusi pour avoir tenté la révolution. Je reste un révolutionnaire permanent. Puisqu'elle me refuse les moyens de vivre, je les prends les armes à la main. »

« Je fais ma révolution, disait-il encore. Les autres n'ont qu'à se placer comme moi sur le terrain de la révolte. Et le monde bourgeois s'effon-

Il Messaggero delle Riscossa raconte qu'il a accueilli sa condamnation en criant : « Vive l'anarchie ». La façon dont il comprenait l'anarchisme en réalisation lui a valu d'être retranché de la vie pour toujours, on peut bien le dire.

Au lieu de vous servir de banales cartes postales, achetez donc les nôtres, ce sera faire de la bonne propagande et nous apporter en même temps une aide appréciable.

Correspondance

L'anarchisme individualiste en Allemagne

A E. Armand

Berlin, 8 octobre 1923. — J'ai reçu ta lettre, les exemplaires de l'en dehors et les brochures. Je t'en remercie infiniment. Ce qui me réjouit avant tout c'est qu'il se soit trouvé un certain nombre de camarades français, qui possèdent l'intention et le vouloir nécessaires pour que paraisse un journal de leur tendance comme celui-là. Nous sommes ici en retard sur vous: à l'heure actuelle il n'existe en

Allemagne aucun périodique de notre mouvement. En 1919, il a paru ici, à Berlin, un bi-mensuel intitulé l'individualiste anarchiste, qu'éditait le camarade Benedict Lachmann, mais il ne dura que six mois. Malgré cela, Lachmann continua à tenir des réunions, mais celles-ci cessèrent aussi; à l'heure actuelle, il se limite à éditer des ouvrages de son crû, comme Protagoras, Nietzsche, Stirner que tu connais d'ailleurs et qui en est à sa 2e édition. John Henry Mackay, qui avait précédemment publié une nouvelle édition de sa traduction de Socialisme d'Etat et Anarchisme, par Tucker, était venu à notre aide par la parution de son « Chercheur de Liberté » (Der Freiheitsücher), qui suscita quelques commentaires des quotidiens. Ce faisant, il travailla à notre cause, qui est la cause de la liberté. Au bout de trois ans, les camarades éprouvèrent le besoin de se retrouver et les réunions n'ont pas cessé depuis.

A l'heure actuelle, il existe parmi la « Fédération syndicaliste berlinoise » un certain courant de sympathie à l'égard de l'anarchisme individualiste, qui s'est manifestée dans nos réunions. A Cologne et ailleurs se montrent des dispositions à un rapprochement. Nous en éprouvons beaucoup de plaisir et si ce mouvement persiste, il nous sera sûrement possible de publier un nouveau journal. D'autant plus que maints camarades nous ont assurés de leur solidarité en ce cas.

L'heure est propice pour une propagande verbale et écrite de nos idées parmi les prolétaires allemands. Beaucoup parmi eux nourrissent de l'amertume à l'égard des partis politiques ouvriers; le parti communiste (bolchéviste) soulève le dégoût chez de nombreux travailleurs qui résléchissent, et qui ne peuvent se faire à sa tactique démagogique de rapprochement avec les nationalistes. Beaucoup d'ouvriers veulent tenter de sortir de leur misérable condition par leur propre effort - de façon autonome - ce qui exaspère les bureaucrates de presque toutes les organisations. Aussi cherchentils à discréditer ces mouvements en les représentant comme des « coups de folie ».

Ce n'est pas la première fois que je vois des ouvriers abandonner leurs organisations, tourner le dos à leurs syndicats. Ils ne le font pas en se basant sur des motifs anarchistes, mais parce qu'ils sont mûs par ce sentiment instinctif que toutes les actions de leurs organisations — quelles qu'elles soient - les trahissent au profit du Capital et de l'Etat. S'en retirer est leur façon de protester.

L'occasion est donc excellente d'appeler l'attention de ces désillusionnés sur les idées anarchistes.

Quant aux autres, qui demeurent dans les rangs des partis et des organisations démagogiques, l'expérience seule leur ouvrira les yeux et leur fera comprendre que ce n'est pas dans la dictature, mais dans la liberté que réside la solution de la question sociale. C'est lorsqu'ils auront vu le marxisme se tuer de lui-même, que nous interviendrons, nous, anarchistes individualistes, et que, par notre propagande, nous essaierons de les orienter vers la liberté, au sens où nous entendons ce

Félix WITTE.

A l'extrême.

Il est écrit dans notre nature que nous sommes des êtres extrêmes; c'est notre force et la cause de notre progrès. Nous nous portons nécessairement et instinctivement aux dernières limites de notre être. Nous ne nous sentons vivre et nous ne pouvons organiser une vie qui nous satisfasse qu'aux confins du possible. (MAETERLINCK).

l'en dehors

Je suis l'en dehors :

Celui qui vit à l'écart des préjugés de la foule, Celui qui n'épouse ni les querelles ni les délires de la multitude.

Je suis l'homme qui se tient en garde contre les colères et les enthousiasmes des masses. Je suis l'en dehors.

Je suis l'en dehors:

Les troupeaux humains suivent leurs bergers; Ils se rangent sous des houlettes aux rubans multicolores.

A chaque troupeau sa couleur. Je suis l'homme qui se tient à l'écart de ceux qui s'enrôlent sous des bannières ou des oristammes.

Je suis l'en dehors:

Jusqu'ici les sociétés ont reposé sur l'Autorité: Autorité de la force, du monopole, du privilège; Domination des majorités, de l'administration, du gouvernement;

Toujours et sans cesse contrainte, obligation, violence, dictature.

Je suis l'homme qui se tient à l'écart de ceux qui veulent perpétuer les tyrans.

La foule ne m'aime pas;

J'ai pour adversaires les gouvernés qui voudraient bien devenir des gouvernants, Et les exploités qui meurent d'envie de devenir des

exploiteurs. J'ai pour ennemis les arrivés qui tiennent à leur

situation, Et les arrivistes qui convoitent la place des arrivés. Les troupeaux et les bergers m'en veulent également De me tenir à l'écart des uns et des autres.

Mais moi, l'en dehors, je ne m'en soucie guère. Je vis ma vie, marchant droit devant moi, la tête dressée:

Sans demander à quiconque de me rendre compte de ses gestes;

Sans rendre compte des miens à qui que ce soit. Je vis ma vie - et ce n'est pas tous les jours chose facile -

Cheminant de compagnie avec « les miens », les en dehors, mes pareils. Lorsque les sentiers nous font défaut, nous en frayons de nouveaux,

A nos risques et périls, Laissant la grande route aux maîtres et aux valets, aux troupeaux et aux bergers.

E. ARMAND. LA JOIE DE VIVRE, reproduction d'un

des meilleurs articles d'Albert Libertad qui aient jamais paru dans l'anarchie. Franco, 15 centimes. Le vouloir individualiste.

Nous sentirions-nous moins esclaves, moins malheureux, moins dominés qu'hier ou avant-hier, que cela ne nous suffirait encore pas. Nous ne voulons pas être gouvernés à demi, nous ne voulons plus être gouvernés du tout. Nous ne voulons pas être malheureux à moitié, nous ne voulons plus être malheureux du tout.

(L'Initiation individualiste.)

L'ILLÉGALISME ANARCHISTE, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste, par E. Armand. - Exposé, examen, discussion de la thèse de l'illégalisme anarchiste; réserves et mises en garde indispensables; critique raisonnée du mécanisme judiciaire. On a tenu à y joindre quelques poèmes de l'auteur, composés durant un séjour à la Santé en 1907. Prix franco: 30 centimes.

NOS " PIQURES D'AIGUILLES ", papillons sur excellent papier gommé blanc et couleur. 10 feuilles, 20 gravures, 140 textes. Franco, 1 franc.

Idéalistes

Nous ne connaissons ni Hiers, ni Aujourd'huis. - Nous vivons notre Temps à nous - Et nous y planons sur des ailes - Les ailes que l'Amour nous prête.

Même quand le Gel et la Neige nous environnent - Des Fleurs s'épanouissent encore pour nous -Point d'Automne, point d'Hiver en nous - En nous, il est toujours en fleurs.

Walter Fuchs.

(Gættin Liebe).

Aux Compagnons

Le bilan publié d'autre part se passe de commentaires.

Nous voici avec 958 fr. 97 de déficit. Je veux bien que ce ne soit pas énorme après onze mois d'existence et quand on compte 1.050 abonnés, rien n'est perdu. L'heure n'est pas aux récriminations, d'ailleurs. Il faut aviser. En premier lieu la hausse du papier me rend impossible de maintenir l'exemplaire à 20 centimes. Pour le conserver à ce prix, il aurait fallu une vente au numéro bien plus considérable que l'actuelle. Il y -a tant de localités de grande ou de petite importance - Dijon, Nancy, Nantes, combien d'autres - où on aurait pu placer quelques en dehors..... Bref, à partir du prochain numéro, je porterai le prix de l'exemplaire de l'en dehors à 25 cen-

A vrai dire, le prix normal du numéro devrait être 30 ou 35 centimes (à l'indice 3,5 ce dernier chiffre équivaut à dix centimes d'avant guerre). Mais on comprend gu'à mes yeux la question de propagande prime toute autre considération. Cependant je porte à 30 centimes le prix de tout numéro antérieur au mois courant.

A la mi-novembre, comme je l'ai déjà dit, j'examinerai la situation et tirerai les conclusions qu'elle impliquera. Bien entendu le montant de l'abonnement demeure sans changement.

Les exemplaires de l'Initiation individualiste sont expédiés à nos souscripteurs sans être rognés ni ébarbes. Ils pourront donc les faire relier ou cartonner comme ils l'entendront sans avoir à se trouver en présence d'un façonnage désagréable, nuisible aux marges. Il demeure bien entendu, pour les souscripteurs comme pour les non-souscripteurs, que les volumes sont expédiés au fur et à mesure que le brocheur nous les remet.

Définitivement à partir de novembre nos réunions de la rue de Bretagne auront lieu régulièrement les deuxième et quatrième lundi du mois, indépendamment de la périodicité ou de la date d'apparition de l'en dehors. Venez-y, lecteurs et abonnés de Paris. Non seulement vous vous trouverez entre camarades, mais vous pourrez vous procurer ou commander volumes, brochures et tracts de propagande individualiste. E.-A.



Pour la vie du journal:

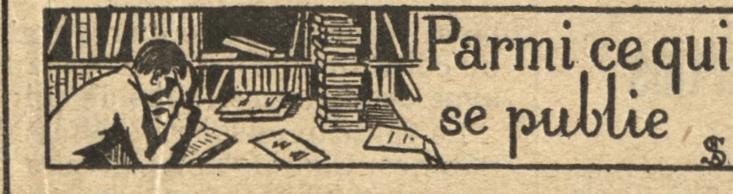
Souscription permanente. - P. Grelée, 14. - J Dubois, 20. - M...x, 10. - Plazanet, 2. - Montigny, 3. — Monnot, 0,50. — Rosa G., 19. — G. M. 25. — Lucien Gaudin, 10. – Marius (Léon), 10. – Leprince, 2. – José Ribas, 1,25. – Hélène, 0,50. – Louis Moreau, 3. – Lucien Mevel, 2. - André, 5. - L. Rabaud, 20. - René Cova, 14. — Lartaud, 4,50. — Gibour, 0,50. — Arturo Campagnoli, 2,50. - Renée Brochet, 2. - Paul Bourdeau, 4,50. - Mm. Motur, 5. - Lansade, 4. - Murga della, 1,25. - Fernand l'Emancipateur, 2,50. - S. C rette, 9. - Maxime Marchand, 2. - Petit, 3,50. - Had rice Fister, 4,50. - Marius Theureau, 2,50. - Isidore Mercier, 0,50. — Liste Souscription, par Léopold Faure, Marseille, 16. — E. Tourrant, 7. — Maurice Guernier, 2,50. - Emile Chicot, 4,50. - R. Duval, 4,50. - F. Meniconi, 5. — Edmond Pasquet, 0,50. — G. Richard, 1. — Marcellus, 5. — J. Denzler, 5. — J. Lopez, 2. — Liste arrêtée au 15 octobre. Total : 265 fr.

Du 1er août au 15 septembre:

RECETTES: Abonnements, renouvellements, vente au no, 573 90; souscriptions, DEPENSES: tirage 9.100 exempl. de l'en dehors et suppléments divers 1033 »; expédition et correspondance, 85 92; frais généraux et d'administration, 111 90; travail de rédac-

DEFICIT précédent 592 05, actuel.. 958 97. Souscription permanente: Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de l'en dehors. - ON EST PRIE de joindre un timbre à toutes les lettres adressées pour transmission et de les inclure sous enveloppe aux bur. du journal. - Nos correspond. nous faciliter. la besogne en

renouvel. leur adresse dans chac. de leurs let-- Un de nos jeunes camarades, très pacifiste, bon caractère, désirerait faire connaiss. compagne d'idées au-dessous de 25 ans, région parisienne de préfér. Ecr. bureau de l'en dehors sous enveloppe n° 3333. F. Lecomte, Marius Jean, Giovanni, Pisano, Henri Blettry, Le Philipponat, F. Lecomte, Xrhouet, André Pauly, Laurent Le Scornec, Amarger, Joseph Prati. Quelles sont vos adresses actuelles pour envoi de vos abonnement et exempl. de l'Initiation?



P. Millon: Les Responsabilités de la Guerre, 30 cent. — André-Pierre Gaudin: Croquis Brefs. Herbert Spencer : Le droit d'ignorer l'état (traduction de Manuel Devaldès). Edition du « Groupe de Propagande par la brochure ». Librairie des Vulgarisations sociales.

Costa-Iscar: Critica y concepto libertario del Naturismo (éditions Fueyo, à Buenos-Aires). — Alberto Libertad: El culto de la Carona, la Algeria del vivir (traduction espagnole des brochures « le Culte de la Charogne » et la « Joie de Vivre » éditées par le groupe « Ecléctico » de Barcelone). - Luis Fabbri: Dictadura y Revolucion (éditions « Argonauta », Buenos-Aires). Auguste Boyer: Evolutica Substantei. E.

ner: Mic Manual Individualist (éditions « Biblioteca Revistei ideei », Bucarest). Une série de brochures traitant de l'Eugénisme, émanant de The Eugenics Research Association,

Cœurderoy-Florian: Wilhelm Tell. Han Ry-

Cold Spring Harbor, Etats-Unis. Quakerisme, Vers une Internationale chrétienne, Comment les Quakers ont servi pendant la guerre (édition de la Société chrétienne des Amis »). - Marcel Schwob : Le Livre de Monelle. A. Kouprine: Le Mal de mer. André Lhote Corot (Collection « Les Contemporains », chez Stock), 1 fr. 65 le vol. - Charles Baudelaire :

Excentriques (édition du « Fauconnier »), 2 fr. 55. Pierre Ramus: Die Neuschoepfung der Gesellschaft (la recréation de la société). Verlag « Erkenntniss und Befreiung » Wien-Kosternburg.

NOUVEAUTÉS

SÉBASTIEN FAURE. — L'Imposture religieuse 8 50 VIGNÉD'OCTON. — La nouvelle gloire du Sabre 5 Georges Anquetil. — La Maîtresse légitime. 10 50 Dr A. GAUDUCHEAU. — Contre un stéau. . . 5 A. Déjacques. — A bas les chefs. 0 15 P.-J. PROUDHON. — Qu'est-ce que la Propriété? La Propriété fille du travail. . 0 20 Renée Dunan. — La culotte en jersey de soie. 6 85 HERBERT SPENCER. - Le droit d'ignorer l'Etat 0 20

22 2 ou lon se retrouve 号 où l'on discute

PARIS.—Les Compagnons de l'en dehors. - Lundi 29 octobre, Maison Commune (salle Liebknecht), 49, rue de Bretagne, à 20 h. 1/2: aperçus sur le Freudisme, par le docteur Kaplan. Lundi 12 novembre (même salle), à 20 h. 1/2, L'Initiation individualiste anarchiste, par E. Armand. Lundi 26 novembre (même salle), à 20 h. 1/2.

Groupe d'études du XIIIe, 163, boulevard de l'Hôpital, mardi 30 novembre, à 20 h. 1/2: Les Refuseurs de Service Militaire, par E. Armand. BERLIN. - Individualistiche Anarchis-

ten. - Jeden 1. und 3. Mittwoch im Monat, Zusammenkunft, abends 7 Uhr, Schule, Weinmeisterstr. Zimmer: 2. Jedermann willkommen! NEW YORK. - Les camarades de langue française désireux

de se rencontrer se mettr. en rapp. avec J. DUBOIS, 325 East. 56th. street N. Y. City. MOULINS-SUR-ALLIER. — S'adresser à Roger AUBOIRE, 5. Cours de Belgique (2e étage).

«l'en dehors» est en vente:

A PARIS: Vis à vis de la Bourse du Travail (angle de la pl. de la République et de la r. du Château d'Eau - Librairie des Vulgarisations sociales, 39 r. de Bretagne - vis à vis du 2, rue St-Denis (place du Châtelet) - du 42 et du 72 boulev. Sébastopol - du 8 boulev. St-Denis - du 174 rue du Temple - du 21 boul. St-Michel - A la Librairie Sociale, 9 r. Louis Blanc - 38 r. de la Convention - angle rues de Cronstadt et Dombasle - 123 av. Jean Jaurès.

Boulogne-Billancourt: 100, av. de Versailles. A MARSEILLE : Bibliothèque Sociale, Bourse du Travail -Bd. Garibaldi, vis à vis B. du Travail - des Variétés, rue de Noailles - de la parfumerie Palanca, sur la Cannebière - Angle Cannebière et cours Belsunce - Groupe d'études sociales à St-Henri.

A LYON: Angle r. Centrale et Poulaillerie - Pl. La Viste - 53 cours Morand - Angle ave de Saxe et cours Lafayette Angle Pl. du Pont et Cours de la Liberté.

Le Gérant : A. MORAND.



Imp. Coop. "LA LABORIEUSE" 7. rue du Gros-Anneau, Orléans Téléphone 33.09